

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 31/3 (2004)

DOI: 10.11588/fr.2004.3.63556

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Kongresse von den Kosten und Themen. Es geht im ersten Teil um die administrative Praxis im Umgang mit dem internationalen Kongreßwesen und um die thematische Ausrichtung dieser internationalen Foren, über deren Beschickung der Bundesrat zu befinden hatte.

Der zweite Teil, »Netzwerk Außenpolitik in der Geschichte der internationalen Beziehungen«, ist chronologisch angelegt. Hier wird die offizielle Beteiligung bzw. Teilnahme der Schweiz an internationalen Organisationen, Konferenzen und Kongressen in den Jahren 1914 bis 1950 quantitativ und qualitativ untersucht. Das Anfangsdatum wird plausibel durch das bisher kaum beachtete kontinuierliche Funktionieren internationaler Organisationen während des Krieges ebenso wie durch die Übernahme von Internationalisierungsstrategien aus der Vor- in die Zwischenkriegszeit. Diese wurde bestimmt vom Neben- und Gegeneinander der tradierten Netzwerke und der neuen, vom Völkerbund geschaffenen Verknüpfungen (»Systemkonkurrenz«). Die faschistische und nationalsozialistische Unterwanderung bestehender Formen multilateraler Kooperation bereits in der Zwischenkriegszeit veränderte die außenpolitischen Reaktionen der Schweiz. Anders als der Völkerbund definierte dann das System der UNO internationale Netzwerke neu, indem es vorhandene internationale Ämter zunehmend integrierte. Der Kalte Krieg führte zu einer mehr als nur deklamatorischen Entpolitisierung außenpolitischer Netzwerke, indem er deren Umwandlung in eine rein technische Kooperationsform förderte. Innenpolitisch verlagerten sich netzwerkorientierte Entscheidungen vom Eidgenössischen Politischen Departement hin zu den übrigen Fachdepartements, was die Anzahl der Entscheidungen des Gesamtbundesrates verringerte.

Die hier nur angedeuteten differenzierenden Aussagen stützen sich vor allem auf die Akten der schweizerischen Bundesverwaltung und auf den bisher kaum benutzten Bestand der 1934 gegründeten Deutschen Kongreßzentrale (DKZ). Impulse erhielten die beiden Nachwuchsautoren von dem inzwischen beendeten Nationalen Forschungsprogramm »Grundlagen und Möglichkeiten der schweizerischen Außenpolitik« (NFP 42). M. Herren und S. Zala korrigieren einsichtig ein neutralitätsorientiertes Geschichtsbild der Schweiz, das die Abgrenzung vom ausländischen Umfeld betonte und so das tatsächlich hohe Maß an transnationaler Verflechtung des Landes mit demselben Umfeld – vor allem außen- und wirtschaftspolitisch – vernachlässigte. Der umsichtig angelegten Arbeit, die substantiell auch zur Debatte über die Rolle der Schweiz im Zweiten Weltkrieg beiträgt, ist die angemessene Beachtung zu wünschen.

Reinhard SCHIFFERS, Bonn

Erwin OBERLÄNDER (Hg.) in Zusammenarbeit mit Rolf AHMANN, Hans LEMBERG, Holm SUNDHAUSSEN, *Autoritäre Regime in Ostmittel- und Südosteuropa 1919–1944*, Paderborn (Ferdinand Schöningh) 2001, XI–697 p.

Cet important ouvrage collectif répertorie les diverses formes prises par les régimes autoritaires qui se sont installés pendant l'entre-deux-guerres dans l'Europe orientale, Centre orientale et Sud orientale. L'énoncé des pays impliqués, à lui seul, indique un concept de base politique. Certains des auteurs ont ainsi donné la priorité à l'analyse politico-sociale de régimes qui aujourd'hui, après une période de joug communiste, se cherchent des antécédents démocratiques dans des régimes installés dans les années du premier après-guerre et s'interrogent sur les raisons de leur échec.

Il ne s'agit pas seulement de jauger le passé des anciennes marches de l'Empire soviétique, car la Tchécoslovaquie est exclue du projet, tandis que l'Autriche et la Grèce figurent en bonne place à côté des États baltes, de la Pologne, la Hongrie, la Roumanie, l'Albanie, la Yougoslavie et de la Slovaquie post-munichoise. Par contre, l'Italie ou l'Espagne ne sont cités que comme de lointaines références. L'ensemble regroupe en fait des États issus, à des dates diverses, d'empires disparus et auxquels la conférence de la Paix, en 1919–1920, a édicté

des frontières nouvelles, fragiles et mal garanties. Néanmoins, à lire l'ensemble, il est difficile de déceler un modèle commun à la version autoritaire qu'ils ont adoptée vers les années 1930 l'intérêt du projet de recherche se confirme: l'imprévu propre à l'histoire a imposé ses propres variantes.

Les chapitres rédigés à partir d'une typologie relative à la pratique de la démocratie ou du totalitarisme s'encombrent de développements très artificiels. On aboutit ainsi à un parallèle entre la Hongrie de Horthy et la Pologne de Pilsudski ou Ridz-Smigly, une comparaison dont l'auteur de l'étude a l'élégance de signaler le peu de dénominateurs communs. Il en est de même pour l'Autriche de 1934, traitée plus que schématiquement.

Par contre, lorsque les analyses reprennent l'histoire du pays traité et reviennent sur les insolubles problèmes intérieurs auxquels ils devaient faire face ainsi que sur les pressions extérieures qui, dès la fin des années 1920, les ont détournés de la logique wilsonienne, peu adaptée à leurs structures fragiles, en particulier après la paupérisation provoquée par la crise économique de 1929. C'est dans l'espoir de sauvegarder leur indépendance nationale que des chefs, souvent prestigieux, sont passés à des pratiques soit fascistes, soit simplement autoritaires. En ce sens une grande attention a été accordée aux Pays baltes, à la Roumanie et à l'ex-Yougoslavie, pays créés par la Conférence de la Paix dans des frontières négociées selon le principe des nationalités mais qui incluaient des groupes irrédentistes. À partir d'études approfondies, comme c'est le cas pour la Lettonie, le lecteur peut extrapoler les analyses aux États mitoyens et entrevoir l'influence qu'a pu exercer sur leurs institutions le voisinage de deux États, l'URSS stalinienne et l'Allemagne nazie, d'autant plus redoutables qu'ils pouvaient s'appuyer sur d'importantes minorités ethniques, allemandes ou russes, un facteur qui ne pouvait que pousser les hommes au pouvoir à renforcer les structures de l'appareil gouvernemental.

On voit ainsi l'intérêt qu'il y aurait, pour juger des dérives autoritaires, à connaître pour tous les cas les politiques pratiquées envers ces groupes allogènes et en particulier de la politique antisémite des pouvoirs publics est particulièrement bien documentée pour la Lettonie et la Roumanie. Il en ressort que l'antisémitisme faisait alliance avec l'anticommunisme, mais aussi avec la hiérarchie religieuse, en Roumanie l'Église orthodoxe ayant joué un rôle aggravant en ce sens. L'étude dédiée à la dictature du roi Carol est également très intéressante parce qu'elle dresse, dans l'évolution autoritaire, la part qui revient à la tradition d'une monarchie d'implantation étrangère, germanique, qui pour se maintenir au pouvoir en situation de crise s'appuie sur un populisme nationaliste. En ce sens, en Bulgarie, on aurait pu évoquer la forte tradition de coups d'État appuyés sur l'armée, qui remonte au XIX^e siècle.

Ces réflexions n'enlèvent rien à l'intérêt de l'ouvrage que l'on consultera pour les précisions qu'il apporte sur la nature des élites locales, la stratégie des partis politiques ou la nature des institutions paragouvernementales auxquelles recourent les gouvernements fragilisés. Les notes bibliographiques et les analyses historiographiques sont d'autant plus précieuses qu'elles présentent une documentation sur des ouvrages, articles et fonds d'archives difficilement accessibles, ne serait-ce que pour des raisons linguistiques.

Anne HOGENHUIS-SELIVERSTOFF, Boulogne

Anthony BEST, *British Intelligence and the Japanese Challenge in Asia, 1914–1941*, Basingstoke (Palgrave Macmillan) 2002, XIII–269 S. (Studies in Military and Strategic History).

»Resources – rivalries – race« – unter diesen drei Schlüsselbegriffen resümiert der Vf. das Versagen der britischen Geheimdienste in Ostasien in dem Zeitraum vom Beginn des Ersten bis zum Ende des Zweiten Weltkrieges. An Ressourcen habe es der britischen Abwehr gleich in mehrfacher Hinsicht gefehlt: Zu wenig ausgebildete Fachleute und Sprachoffiziere hätten nur beschränkten Zugang zu geheimen Informationen der Japaner